FRC 1.74,8

Case
FRC
13402

DISCOURS

SUR

L'EXISTENCE DE L'ÊTRE SUPRÊME

ET DE

L'IMMORTALITÉ DE L'AME,

LIÉS A L'AFFERMISSEMENT ET AU BONHEUR

DE LA RÉPUBLIQUE FRANÇAISE,

PRONONCÉ dans le temple de l'Éternel, à la fête célébrée à Orléans, le 20 Prairial, par le citoyen AIGNAN, agent national près le District d'Orléans;

CITOYENS,

De toutes les fêtes qui jusqu'à ce jour ont frappé ma vue ou provoqué mon hommage, il n'en est aucune qui n'ait laissé dans mon ame, au milieu même des transports les plus vifs, un sentiment pénible, une impression triste & douloureuse.

THE NEWBERRY
LIBRARY

J'ai vu les fêtes du culte de mon enfance ; & si je reprends pour un moment le verre avec lequel je les enviſageois, mon œil ſera charmé d'abord de la richeſſe & ſur-tout de la bigarrure des habits ſacerdotaux, de la pompe de ces dais faſtueux qu'on vouloit bien donner à la Divinité lorſqu'elle étoit portée par un prélat, enfin de cette affluence variée d'hommes chamarrés de toute ſorte, & qui, malgré leur puérile vanité, graduée ſur la prétendue différence de leurs rangs, étaloient tous en dernière analyſe la livrée honteuſe de la ſervitude. Mais lorſqu'un moment de réflexion m'aura fait appercevoir ſur la figure blafarde du pontife les reſtes impurs de ſes débauches ſecrettes, ſur les joues du prêtre ou la bouffiſſure de l'orgueil ou le plat rétreciſſement de l'hypocriſie, ſur les bourgeons du moine la trace de ſon ivrognerie crapuleuſe, le contraſte de ces vices avec les vertus de la morale évangélique aura bientôt rembruni mon front & déconcerté ma ſaine philoſophie.

J'ai vu les fédérations dans leſquelles s'eſt attaché le premier chaînon de cette fraternité touchante, qui réunit aujourd'hui tous les bons citoyens : à cet aſpect mon cœur ſe dilatoit ; le temps ſembloit ſe reculer pour me laiſſer appercevoir les belles deſtinées de la France.... Mais le buſte du tyran étoit là qui m'offuſquoit ;

il me ſembloit voir le buſte de la perfidie. Je détournois les yeux en frémiſſant..... Que découvrois-je ? Un eſſaim de nobles..... & c'étoit encore la perfidie. Il ne me reſtoit plus qu'à fuir. Une horde de prêtres m'arrêtoit dans ma courſe, & c'étoit toujours la perfidie!....

J'ai vu enfin, en dernier lieu, les fêtes auguſtes de nos martyrs de la liberté : comme vous, citoyens, j'ai jetté des fleurs ſur les cyprès de leur urne funéraire : ſaiſi d'un reſpect religieux, abymé dans un ſaint recueillement, je me promenois en idée dans le panthéon qui renferme ici-bas leurs cendres adorées, dans l'Éliſée, ſéjour heureux de leurs ames immortelles. Mais à l'inſtant même où j'étois livré le plus intimement à cette rêverie à-la-fois amère & délicieuſe, j'en étois tiré tout-à-coup par les accens impoſteurs d'un de ces vils hypocrites, qui, trop long-temps l'idole du peuple, ſont aujourd'hui l'objet de ſon juſte mépris, & qui, le patriotiſme à la bouche & la conſpiration dans le cœur, louoient froidement Marat ou Beauvais, comme ils euſſent fait l'oraiſon funèbre d'un prince.

Ces temps malheureux ne ſont plus : & l'ancien régime, & le tyran, & les nobles, & les prêtres & les intrigans, tout a diſparu : tout, oui, tout a diſparu ſans retour ; livrons-nous donc, ô mes amis, aux doux tranſports

de nos cœurs ; abandonnons-nous sans réserve à tout ce que peut inspirer de touchant & de sublime à des républicains la fête auguste de l'Eternel. L'horison politique de la France est dégagé du crêpe nébuleux qui le couvroit ; l'éclair à brillé ; la foudre s'est fait entendre ; elle a frappé les Hébert, les Danton & leurs vils complices : la vertu & la probité, portées sur des nuées d'azur, descendent du ciel pour venir habiter parmi nous. L'Espagne en a frémi : les puissances du Nord ont tremblé ; la coalisation des rois a entendu, en pâlissant, le bourdonnement de la cloche prête à sonner sa dernière heure ; &, pour en précipiter l'instant, la Convention nationale vient de proclamer, à la face de l'univers, L'EXISTENCE DE L'ÊTRE SUPRÊME ET L'IMMORTALITÉ DE L'AME.

Elle a fait plus : elle a créé une suite non interrompue de fêtes nationales, dont l'effet doit être de raviver les sources de l'instruction publique, d'appliquer l'antidote au poison des factieux, d'épurer la morale, de régénérer l'opinion, & de la diriger vers le but heureux que le gouvernement se propose. Oh ! nous les célébrerons toutes avec transport ces fêtes décadaires, dont l'institution est si sublime & dont les résultats seront si fructueux ! Nous les célébrerons avec transport, parce que nous aimons la vertu dont elles sont faites pour nous

retracer l'image. Nous les célébrerons avec transport, parce qu'elles ne seront point déshonorées par la présence de nos vils & odieux agitateurs. Eh ! que viendroient ils y faire, puisque toutes les vertus, tous les grands sentimens en seront le sujet ?

Rendroient-ils hommage à l'Être suprême & à la nature ? Ils sont les apôtres fougueux de l'athéisme & les propagateurs du cahos.

A la liberté & à l'égalité ? Dans l'une ils ne voient que la licence, & l'autre n'est pour eux que le renversement de tout ordre social.

A la haine des tyrans & des traîtres ? Eux-mêmes sont les traîtres, & ils servent les tyrans.

A la gloire & à l'immortalité ? Ils n'ont en vue que la gloire de Cethegus & l'immortalité d'Érostrate.

A l'amitié ? Les méchans ne la connurent jamais.

A la frugalité ? Je me tais ; j'aurois trop à dire.

Au courage ? Rien n'est si lâche qu'un méchant.

Au stoïcisme ? Ils souilloient, en les prononçant, les noms de Caton & de Brutus ; & se vautroient en secret dans la fange épicurienne.

A l'amour ? J'en appelle aux jeunes républicains qui m'entendent.

A la foi conjugale ? Ils attachoient au déshonneur des femmes la liberté de leurs maris.

Au malheur ? L'assassin ne répand point de fleurs sur la tombe de sa victime.

A l'agriculture ? Elle nourrit la République, & les factieux la dévastent.

A nos aïeux ? L'Élisée s'indigneroit de ses panégyristes.

A la postérité ? Heureusement pour leur mémoire ils n'auront jamais rien à démêler avec elle.

Au bonheur enfin ? Le bonheur est dans la vertu ; c'est dire assez qu'ils ne peuvent parler du bonheur.

Nous en parlerons nous, Citoyens, qui, brûlant du véritable amour de la liberté, l'avons toujours étayée des mœurs, & qui n'avons jamais calomnié ni fait haïr la révolution, en la détachant de la vertu. Oui, nous parlerons du bonheur, nous en développerons dans son temps les causes & les résultats ; aujourd'hui nous nous bornerons à remonter vers sa source, c'est-à-dire la connoissance de l'Être suprême & le dogme touchant de l'immortalité de l'ame.

Je sonde, en frémissant, la profondeur de cet abyme affreux de l'athéisme dans lequel Chaumette & ses suppôts ont failli nous préci-

piter ; & je vois qu'il ne finit que là où commencent la déſorganiſation & le cahos.

Apôtre inſenſé du menſonge, ſors un moment du ſéjour ténébreux des méchans. J'interroge ton ombre : réponds-moi. Quel homme étois-tu donc, qui prétendois réunir vers un ſeul but, vers un intérêt commun vingt-cinq millions d'athées, c'eſt-à-dire vingt-cinq millions d'êtres diviſés chacun par autant d'intérêts & de buts différens ? Car enfin ſi Dieu n'exiſte pas, ſi l'ame n'eſt pas immortelle, le vice & la vertu ne ſont plus que des mots vides de ſens, puiſque l'un reſte ſans châtiment, & l'autre ſans récompenſe. Je dis plus : Si Dieu n'exiſte pas, ſi l'immortalité de l'ame eſt une chimère, l'homme de bien ne trouve plus ſon conſolateur dans ſa conſcience, le méchant ceſſe d'y trouver ſon bourreau. *Êtres foibles & qui devez périr demain tout entiers, agitez-vous aujourd'hui en quelque ſens qu'il vous plaiſe ; ſuivez l'impulſion de votre cœur, en faiſant ce qu'on nomme le bien ; obéiſſez à votre mauvais génie, en opérant ce qu'on eſt convenu d'appeler le mal. Il importe peu : vous êtes les fruits du haſard ; vos actions en ſont les conſéquences, & vous aurez le néant pour réſultat.* Telles ſont, ô mes Concitoyens, les réflexions conſolantes que l'athéiſme préſente à ſes proſélytes ; en quelque temps que vous

viviez, en quelque lieu que vous portiez vos pas, elles vous ſuivent par-tout; l'impreſſion qu'elles vous laiſſent eſt le ſouffle des harpies, qui convertit tous les mets en poiſon.. Je n'ai donc pas tort d'avancer que ce dogme impie tue à-la-fois la conſcience du bon & les remords du méchant, qu'il réduit le crime en principes, qu'il relègue la vertu dans les eſpaces imaginaires, & que, par une conſéquence toute naturelle, il anéantit l'amour de la patrie pour lui ſubſtituer l'amour de ſoi-même.

Contemplons un moment, dans les vaſtes plaines du Nord, les légions Françaiſes aux priſes avec les cohortes Germaniques : la charge à ſonné; tout s'ébranle, s'agite, s'élance avec intrépidité dans la carrière de l'honneur. Le feu de l'artillerie n'a été qu'un prélude. Suivons dans ſes exploits cet eſſaim de jeunes héros qui, ſemblables à la phalange Macédonienne ou au bataillon ſacré des Amis, ſerrant avec force leurs rangs, fondent impétueuſement ſur l'ennemi, la bayonnette à la main. Un torrent eſt moins rapide; ils renverſent tout & sèment devant eux la terreur & le carnage. Mais quel ſpectacle vient frapper ma vue! Le reſte de l'armée républicaine a fui devant les ſatellites des tyrans; l'épouvante & la défection ſe répandent par-tout à pas déſorganiſateurs. Infâme trahiſon, je reconnois-là tes effets. Un général

perfide vient d'opérer ce réſultat déſaſtreux ; & l'Autrichien triomphant enveloppe l'eſcadron des ſoldats Français dont juſqu'ici nous avons accompagné les pas. Tout-à-coup le cri de *ſauve qui peut* ſe fait entendre au milieu d'eux ; mais ce cri, loin d'abattre leur courage, le convertit en fureur ; le traître qui l'a prononcé tombe frappé d'un coup mortel, en voulant paſſer à l'ennemi. Cependant l'héroïſme ſe multiplie, il enfante des prodiges : l'Autrichien n'y réſiſte pas ; il ſe diſperſe, il fuit à ſon tour, & l'armée Françaiſe, ralliée bientôt à la voix de l'honneur, fixe la victoire dans nos camps.

Le guerrier perfide eſt emporté mourant dans ſa tente : « Malheureux, qu'as-tu fait ? » Quel ſentiment a pu te porter à trahir ainſi » ta patrie ? — *Ma patrie ! Je n'en connois point d'autre que mon intérêt propre. Qu'eſt-ce qu'un peuple ? Une multitude innombrable d'hommes ſoumis à des lois, & reſſerrés dans des limites imaginaires que perſonne n'a eu le droit d'établir. Je viole ces lois, je franchis ces limites, j'uſe du droit qui m'eſt donné par la nature. Adieu, républicain aveugle, je ſens approcher ma dernière heure ; ne la trouble pas par tes diſcours, & laiſſe-moi rentrer en paix dans le néant d'où je ſuis ſorti.*

Vous frémiſſez, Citoyens ; c'eſt pourtant là le patriotiſme de l'athée.

Ah ! ne nous reposons pas plus long-temps sur ces images désolantes : le spectacle touchant de la nature fécondant le sol de la liberté nous appelle à de plus douces idées, & dirige notre hommage aux pieds de l'Être créateur, à qui nous devons ces biens.

Éternel, auteur de toutes choses, nous ne nous épuiserons point en efforts téméraires, pour découvrir ton essence & pour lever le voile impénétrable dont tu as voulu l'envelopper à nos foibles yeux. La nature est ton temple, nos cœurs sont tes autels, & les prémices de nos bleds, de nos fruits, l'holocauste que nous t'immolons. Non, nous ne partageons pas l'ingratitude monstrueuse de ces hommes pervers qui jouissent de tous les biens sans reporter rien à leur Auteur. Nous te voyons dans ces deux astres bienfaisans, dont le premier, flambeau du monde, en est aussi le père nourricier, & l'autre, en influant sur la température de l'air, répand sur les nuits cette clarté douce qui procure aux ames sensibles des rêveries si délicieuses. Ces milliers d'étoiles qui parsèment la voûte des cieux nous retracent aussi ton image auguste. Placés sur le sommet d'une montagne élévée, d'où l'œil planant sur la foudre & sur les tempêtes contemple comme un point l'immensité des choses, nous semblons nous élancer à tes pieds par un mou-

vement rapide & religieux; nous franchiſſons par la penſée les intermédiaires qui nous ſéparent de toi. O ! combien alors il nous paroît inſenſé, cet atôme abject qui, déifiant la matière & la dépouillant de l'inertie, le premier de ſes attributs, aime mieux, dans ſon délire impie, ſuppoſer l'éternité du monde que l'éternité d'un Être créateur, & ne rejette un myſtère conſolant pour le bon, terrible pour le méchant, qu'afin d'en adopter un qui les place tous deux dans la même balance !

Pour le confondre mieux, nous deſcendons avec lui dans les riantes campagnes; nous lui découvrons ici des plaines couvertes de moiſſons jauniſſantes; là, des vallons parſemés de fertiles vergers; plus loin, des côteaux ſur leſquels mûrit la grappe qui prépare à l'homme un nectar bienfaiſant; & nous lui demandons ſi c'eſt l'aveugle main du haſard qui enfante toutes ces productions pour les beſoins de l'homme. Mais pourquoi, Citoyens, épuiſerions - nous contre l'incrédule toutes les beautés, toutes les richeſſes de la nature ? Ah ! ſi vous penſez comme moi, pour le terraſſer, pour le réduire au ſilence, il nous ſuffit d'une feuille ou d'un inſecte.

Nous nous ſommes trop long-temps occupés de lui. Que ſon image aviliſſante pour la nature humaine ceſſe d'offuſquer nos yeux &

d'empoisonner nos plaisirs. Soyons tout entiers à l'objet auguste qui nous rassemble. Être suprême, puisse la fumée de notre encens monter jusqu'à toi ! Puisse-tu contempler d'un œil satisfait un peuple entier qui, le même jour, à la même heure, vient sacrifier sur tes autels, & reporte vers toi les premiers accens de sa régénération ! Depuis l'instant où nous respirons, nous avons été comblés de tes faveurs multipliées; mais tu viens d'y mettre le comble en nous donnant la liberté, la liberté sans laquelle tous les biens sont flétris, tous les maux sont insupportables. En vain les tyrans se sont-ils coalisés pour nous la ravir? En vain leurs trésors & leurs poignards ont-ils voulu l'assassiner? Leurs tentatives impies ne servent qu'à faire briller sous un jour plus éclatant nos forces & leur foiblesse. Nous combattons sous les drapeaux de la Divinité : elle-même préside à nos combats, comme elle préside à nos travaux administratifs, à nos fêtes républicaines. Frémissez, tyrans; lâches conspirateurs, frémissez mille fois; votre arrêt de mort est dicté : l'Être suprême a placé sous ses auspices les destinées heureuses de la France libre & régénérée.

A Orléans, chez DARNAULT-MAURANT, Imprimeur de la Société populaire, rue Pomme-de-Pin, N°. 20.